

David Grossman, né à Jérusalem en 1954, est l'auteur réputé de nombreux romans abondamment primés, d'essais engagés qui ont ébranlé l'opinion israélienne et internationale dont *Le Vent jaune*, qui a précédé la première Intifada. En 2010, il a reçu le prix de la Paix des éditeurs et des libraires allemands. Il est officier de l'ordre des Arts et des Lettres. Son roman *Une femme fuyant l'annonce* a reçu le prix Médicis étranger 2011.

David Grossman

LE SOURIRE
DE L'AGNEAU

R O M A N

*Traduit de l'hébreu
par Gisèle Sapiro*

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

Hiyoukh ha-guedi

ÉDITEUR ORIGINAL

Hoza'at HaKibbutz HaMenhad, Siman Kr'ia (Tel-Aviv)

© David Grossman, 1983

ISBN 978-2-7578-2797-0

(ISBN 2-02-015 945-7, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, 1995, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Non. Non. Je les ai tous inventés. Il faut me croire, Hilmi. Ça nous facilitera les choses, à tous les deux. Shosh que j'ai aimée, Shosh que j'ai quittée il y a trois jours, et Katzman qui est resté là-bas, très loin, en Italie, et le jeune garçon qui est mort d'amour, dont je ne connaissais même pas le nom. Tous. Même toi, Hilmi. Et sache que tu gagnes à être une de mes hallucinations. Que chez moi, c'est le calme et la sécurité, et les choses sont exactement semblables à ce qu'elles paraissent. Il n'y a pas de surprises. Bien entendu, je ne t'aurais pas proposé de faire partie de ma vie. Là-bas, c'est très dangereux, pernicieux, et rien n'est semblable à ce qu'il paraît. Mais en tant qu'histoire, Hilmi, en tant que *Kan-ya-ma-kan*¹ ?

Alors, si tu es d'accord, on peut commencer. Mieux vaut commencer tout de suite, avant que j'arrive chez toi, au village, avant que je te raconte ce que j'ai si peur de raconter. C'est pourquoi il est préférable, pour toi et moi, que nous nous cachions, que nous nous enrobions tous les deux dans des couvertures, c'est pourquoi, Hilmi, *Kan-ya-ma-kan*, il-était-ou-il-n'était-pas, c'est comme ça que commencent tous les contes,

1. Expression arabe correspondant à « il était une fois » (*NdT*).

et chez nous on dit seulement – il était une fois, une fois, dans une contrée lointaine...

Et moi qui ai toujours pensé que des choses pareilles n'étaient possibles qu'à côté de ton citronnier. Dans la pénombre de ta grotte, entre les petits leviers, les roues dentées et les cloisons tissées de toiles d'araignée. Qu'entre tes pots d'argile, que tu rempliras un jour d'un vent particulièrement léger, lorsque tu essaieras une fois de plus de t'envoler vers un ailleurs. C'est ce que j'ai toujours pensé, et il se fait que je m'étais trompé : qu'il peut y avoir un *Kan-ya-ma-kan* à Tel-Aviv, à la lumière intense du soleil, à la lumière claire d'une lampe fluorescente, dans des chambres propres, peintes en blanc, dans des lieux où chaque parole prononcée est enregistrée, puis inscrite, là-bas aussi.

Alors – *Kan-ya-ma-kan*, Hilmi ; je dois le dire à ta manière, adosser ma tête au tronc du citronnier, fermer les yeux, respirer profondément, gémir un peu, comme quelqu'un qui tirerait un long fil de ses entrailles, voilà, ça vient, *Kan-ya-ma-kan*, il était une fois, il était une fois une petite jeune fille, à peine m'arrivait-elle à l'épaule, elle avait un visage pur, franc, un petit nez droit, des cheveux blonds tirés en arrière, et des lunettes aussi, rondes et limpides. Elle s'appelait Shosh.

Il était une fois une jeune fille au bon cœur, qui s'en alla se chercher dans la forêt, s'égara et sema – écoute-moi bien – des noyaux d'amour afin de trouver le chemin de retour à elle-même, et qui, pour revenir à elle, creusa des tunnels dans les individus les plus durs, rampant en eux selon le schème annulaire, comme elle disait, *Kan-ya-ma-kan*.

Assez. Je joue la comédie. J'en peux plus de cette histoire. J'ai pas la force d'aller raconter à Hilmi ce qui

est arrivé. Je devrais faire maintenant demi-tour avec cette voiture que j'ai volée à Katzman et me diriger tout droit vers Tel-Aviv pour retourner dans l'histoire de Shosh. Parce qu'elle est pas capable de surmonter ça toute seule, et Katzman, lui aussi, a dit et supplié : va chez elle, Ouri, y a que toi maintenant qui puisses réparer ce qui s'est gâté.

Mais je ne peux pas. Je ne peux pas. Il me faut toute ma force maintenant pour détruire, effacer tout ce que j'ai partagé avec elle, les paroles que nous avons prononcées, tous les projets que nous avons rêvés, mais ce n'est sans doute pas si facile, puisque depuis trois jours, depuis que je l'ai quittée, j'essaie, je lutte, je détruis, je me moque de nos secrets, de nos petites promesses, je cogne dans les meubles que j'ai construits pour nous, et j'efface de toutes mes forces les mots-extraordinairement-simples, c'est comme ça qu'elle les appelait, et ça ne marche pas, c'est étrange, parce qu'on aurait pu penser que des chimères, des mensonges comme ceux-là sont bancals, qu'il suffit de les désigner du doigt pour qu'ils s'écroulent. Et voilà, ça ne se passe pas comme ça. Et quand j'essaie de les extirper de moi, je sens exactement où se tendent mes racines à l'intérieur. Et déjà, je réalise qu'un mensonge ou deux ont réussi à se camoufler sous forme de douleur personnelle, ou de mots qui n'ont d'équivalent que dans mon corps, sans avoir la moindre idée de ce qu'il restera de moi après cette destruction, cette suppression.

Kan-ya-ma-kan, il était une fois, et en fait il est toujours, des villages qui s'éveillent sur les deux bords d'une route étroite, d'antiques princesses vêtues de somptueuses parures brodées, qui sortent dans la nuit ramasser du fumier pour attiser le feu des fours en

pierre, et aussi les volutes de fumée qui commencent à monter, et les champs encore gris, mais qui dans quelques minutes, au lever du soleil, vont soudain s'enflammer violemment.

Ici, c'est comme les villages italiens. C'est peut-être la raison pour laquelle ces régions m'attirent autant. C'est peut-être la raison pour laquelle point en moi une nostalgie de moi-même, ici c'est comme ma Santa-Anarella s'éveillant après encore une nuit de tremblement de terre, ici aussi les oliviers aux feuilles bleu-gris s'étirent au matin, bâillent par les fentes de leurs troncs. Seulement, là-bas, le malheur a été bref et hâtif. Alors qu'ici il sommeille depuis cinq ans. Ici – c'est ce que dit Avner – le temps s'est infiltré dans les pores du mal, c'est un poison qui paralyse le corps et décompose les globules de la raison. C'est ce que dit Avner.

Un âne. Bonjour, l'âne. Tu n'es encore qu'un ânon. On ne t'a pas expliqué qu'il faut avoir peur des voitures ? Qu'il faut se mettre sur le bas-côté quand on voit une auto ? Bon. Je vais attendre que tu bouges. On t'a attaché les pattes, hein ? Ah, je vois que je t'intéresse. Non ? Alors pourquoi me regardes-tu comme ça ? Tu as une toute petite crinière, elle est humide de rosée. Rentre chez toi, maman te léchera. Il faut que je me dépêche. Non, non. Ne bouge pas. Tu as du mal comme ça, avec tes pattes entravées. Je vais te dépasser prudemment. C'est gentil d'être venu embellir mon histoire. Oh, âne, j'ai vu ton frère mort, éventré et pourrissant dans une ruelle du quartier d'Al Saadia, c'est pourquoi j'ai un peu de mal à rester là, en face de toi à te faire des grimaces, car, petit âne, je vois soudain à travers toi tout ce qu'il y a à l'intérieur, vraiment, excuse-moi, quelque chose s'est sans doute altéré en

moi. Je n'ai pas toujours su qu'il fallait aussi regarder l'intérieur des choses.

Où vais-je ? Hilmi, lui aussi, n'est qu'un *Kan-ya-ma-kan*, une fiction à créer des fictions. Comment puis-je croire ainsi à toutes ses bêtises. Des hallucinations de fou, ma parole. Ses histoires sur Darios, son sauveur et bienfaiteur, et le chasseur qui a dessiné des lions dans le sable, et même l'enfant mort de Hilmi, Yazdi, ce pauvre idiot, lui aussi n'est qu'une fiction, ma parole, une fiction inintelligible.

Tout est inintelligible. Shosh disait que ce que nous sommes en mesure de comprendre, les faits qui nous sont donnés, ne sont que les bêtes les plus arriérées d'un troupeau imaginaire. Elle appelait ça la « loi darwinienne de la connaissance ». C'est comme ça que les autres animaux du troupeau se protègent des effets mortels de notre compréhension, et nous – c'est ce qu'elle m'a expliqué –, nous sommes contraints de dévorer la plus pauvre chair, et le chasseur est sans joie.

C'était au cours de notre voyage à l'étranger, lorsqu'elle s'est mise à parler de chasseur et à polir des concepts, et moi, je ne comprenais pas ce qu'elle voulait me dire. Pourquoi donc parlait-elle de chasseur ? N'étions-nous pas l'un pour l'autre des paysans ? C'est ce que nous nous étions toujours promis, un bonheur comme une soupe de pommes de terre, épaule contre épaule, et un petit fil brodé dans la couverture de deux personnes. Comment nous retrouvions-nous chasseurs et qui était chassé ?

Kan-ya-ma-kan, la mort est devenue terriblement proche. La mort de Yazdi, le fils de Hilmi, la charogne de l'âne dans la ruelle, et le garçon de Shosh. Tous comme des allumettes brûlées, mais si je les approche

l'une de l'autre une flamme va surgir, à la lumière de laquelle je pourrai prendre conscience de moi-même et de ce qui m'est arrivé. Il y a trois jours, j'ai mis en marche le magnétophone qui est sur la table de Shosh, et je l'ai entendue dire au garçon : tu ne sais pas ce que tu es, ni ce qui se trouve en toi, Mordi, c'est seulement lorsque tout cela commencera à sortir, à jaillir, sous forme de chant ou de cri, ou de joli dessin, c'est seulement alors, d'après eux, que tu te connaîtras, c'est ce qu'elle a dit, et moi, je crains ce qui va surgir de moi à présent.

Assez. Je l'ai déjà effacée. Je ne lui appartiens pas. Puisque c'est de là que je viens. De cette route étroite et sinueuse, je viens des poules noires qui s'enfuient devant les roues, je roule dans un brouillard moelleux qui s'exhale vers les collines, les oliviers, les murets de terre séchée, les moutons souillés, et les sentiers tracés dans la poussière, car Santa-Anarella est celle qui s'éveille de la nuit du malheur, il fut hâtif et bref, et c'est pourquoi la convalescence sera rapide, les gens souriront ici comme le bébé italien crasseux que Katzman a juché sur son dos et avec lequel il a galopé autour du camp de ravitaillement, c'est toujours là que je vais, vers ces tentes blanches marquées d'une croix rouge, vers la terre blessée, et les champs qui halètent lourdement pendant la nuit, et même si je n'y ai passé que deux semaines de ma vie, c'est là-bas que je retournerai, à ce qui m'y attend patiemment, là où j'ai appris à m'aimer car c'est là que j'ai pris conscience, selon ce qui a surgi en moi.

Halte. Reviens, reviens. Personne ne veut que tu ailles à Andal raconter à Hilmi que son fils est mort. C'est le malheur qui t'attire, c'est lui. Tu es un messenger envoyé par personne, tu ne fais que te laisser attirer

ou entraîner. Ça a toujours été comme ça ? Fais demi-tour, Ouri – l'étourdi, c'est pas un rôle pour toi.

La nuit a été trop longue. Les nuits précédentes aussi, j'ai eu du mal à cause des pensées et de la faim. On aurait presque dit qu'une fois de plus quelqu'un en moi avait déclaré la grève de la faim, comme à l'internat, à Kfar Hayarok, cette fois aussi j'avais d'excellentes raisons pour faire cette grève, tout ce que Shosh m'a fait, tout ce qu'elle a fait au garçon, mais c'est pas à cause de ça que j'ai faim, c'est parce que mon estomac s'est noué depuis le moment où Shosh a croisé les jambes et a dit qu'il était temps d'avoir une discussion sincère et lucide, et ses doigts se sont mis à trembler, et depuis je peux plus manger, tout simplement.

Cette dernière nuit a été la plus dure, parce qu'il y a eu un combat à Djuni, à l'aube les soldats sont rentrés au quartier de l'administration et j'ai entendu le grand réchaud gémir dans la cuisine, l'odeur du café parvenait jusqu'à moi, ainsi que les chuchotements, bas, trop bas, et j'ai eu un peu peur, parce que avant j'avais aussi entendu un hélicoptère décoller de la ville. Et un hélicoptère ça ne veut jamais rien dire de bon. Alors, je me suis allongé dans la chambre de détenu qu'on m'avait préparée et j'ai observé le grillage de la fenêtre. Je sentais tout le temps l'odeur de la charogne, mais ce n'était qu'imagination, car la ruelle est trop éloignée de la caserne. Bien que j'en fusse conscient, je continuais à sentir cette odeur, et j'ai cru que faim et pensées commençaient déjà à me faire perdre la raison.

Et puis j'ai entendu les pas de Katzman descendre les marches dans ma direction, et je me suis senti soulagé. Ces pas ne trompent pas. C'est comme ça que je l'ai vu pour la première fois à Santa-Anarella, titubant comme une bête malade, il marchait au milieu de la

rue, et semblait se cogner à tous les murs. En dépit du fait que les murs étaient entièrement abattus. Maintenant, il porte une mitraillette. Tout s'est perdu, d'une certaine façon. Tout ce que nous avons en commun.

Il est arrivé, il a joué avec les clés, il a ouvert la porte, et de toute sa hauteur, il m'a dit sans colère :

– Cesse de te comporter comme un gosse et ouvre les yeux, je sais bien que tu ne dors pas.

Alors je les ai ouverts et je l'ai regardé. Si maigre, et sa lèvre supérieure, celle qui est paralysée, qui pendait tristement sur sa bouche. J'ai demandé s'il y avait eu des victimes. Il a dit :

– Seulement des leurs. Trois.

Et l'hélicoptère ?

Au Général. Il a passé la nuit avec nous. Ça a été une sale affaire, Ouri.

Il s'est assis sur mon lit, la tête entre les mains, ses cheveux clairsemés étaient hirsutes, crasseux, ils puaien la sueur, et il était plutôt à plaindre, parce qu'il lui fallait se débarrasser de moi aujourd'hui, et de fait, après ce que je lui avais fait, il ne pouvait plus me laisser à Djuni.

– Tu veux que je t'apporte du café, Ouri ?

Voilà, c'est alors que j'aurais dû tout lui dire. Katzman, ça fait bientôt trois jours, soixante heures et quelques exactement, que je n'ai rien absorbé comme on dit dans ces cas-là, et je continuerai jusqu'à ce que tu dégages la charogne de la ruelle. Mais ce n'est pas à cause de la charogne que je ne peux pas avaler une miette, c'est pour une autre raison. Je me suis donc contenté de lui dire qu'autant que je sache, les détenus n'ont droit qu'à un thé tiède le matin, et il m'a répondu tout bas et sans colère : va te faire foutre, Ouri, tu sais exactement pourquoi t'es ici.

Et là, il avait raison.

Et puis ça s'est passé comme ça :

– Ouri.

– Quoi.

– L'un des trois qui ont été tués cette nuit parmi les leurs...

– Oui.

– C'était le fils de ton ami.

– Lequel ?

– Le vieux. Celui d'Andal.

Quoi – je me suis raidi. Aussitôt j'ai entendu Hilmi me dire, d'une voix claire, comme s'il était dans la chambre avec nous : « Yazdi est un enfant idiot » ; et tout de suite après je l'ai vu, Hilmi, tel qu'il était lors de notre dernière soirée ensemble dans sa grotte, me souriant avec un étrange bonheur, nostalgique, et me disant tout bas, à la manière d'un séducteur embarrassé, que si je l'avais voulu, j'aurais pu, moi aussi, être un merveilleux idiot ; de quoi me suis-je encore souvenu au même moment, je me suis souvenu de Shosh, dont le visage s'est durci, buté, et les veines bleues de maladie saillant peu à peu le long de son cou, lorsqu'elle m'a dit : tu ne peux pas t'imaginer, Ouri, à quelle vitesse le mensonge épaissit sur lui les couches épidermiques de la vie.

Alors, j'ai murmuré à Katzman : Yazdi, c'était un idiot, un enfant retardé que le Fatah exploitait. Hilmi avait recueilli sa mère pour de l'argent. Pour une liasse de billets humides, c'est toujours comme ça qu'il le raconte, son père l'a amenée à la grotte de Hilmi alors qu'elle-même n'était encore qu'une enfant effarée et enceinte ; Katzman s'est frotté les paupières avec le revers de ses mains, il paraissait plus pâle et pitoyable qu'à l'ordinaire, et comme je levais les yeux avec désespoir, j'ai vu que sa clé était restée sur la porte.

Elle était enceinte de quelqu'un, tu entends Katzman, quelqu'un d'un village voisin, ça arrive plus souvent qu'on ne pense, et on ne tue pas toujours la fille au nom de l'honneur de la famille, comme on dit, mais voilà, justement, on essaie d'abord de régler ça discrètement, et son père l'a amenée chez Hilmi pour qu'il l'épouse et qu'il couvre la honte, quoi – j'étais tendu, mon cerveau travaillait comme un forcené, je réalisais qu'il suffirait d'un seul bond pour gagner la porte, et je continuais à parler, disant une chose, pensant une autre (ces derniers jours m'ont tout de même été profitables), et elle, la mère de Yazdi, maigre et enflée, avait l'aspect d'une ficelle qu'on aurait nouée en son centre, tu entends, parce qu'ils lui faisaient épouser toutes les femmes enceintes en dehors du mariage, et comme il acceptait de faire ça, ils se moquaient de lui, et Hilmi les laissait croire qu'ils se jouaient de lui, parce que ce n'était pas avec eux qu'il était en guerre, c'est un peu compliqué à expliquer, parce qu'il faut le connaître, parce que d'un seul élan le loup a subitement bondi hors du lit devant le petit chaperon rouge, qu'il a pensé attraper au vol la chemise militaire jetée sur la chaise, et qu'il se retrouvait déjà dehors, en slip, fermant la porte à clé, oui, oui, verrouillant l'extrême surprise, et fuyant de là, libre, terriblement libre.

Et vite, dans le couloir, j'enfile la chemise, me-boutonne-merde-de-travers, autorise Shosh à m'arranger le col dans le dos, ris en silence, me contiens, ouvre la porte du couloir au deuxième étage, tâtonne dans le noir, attrape un pantalon anonyme, embarque aussi un pull de Tsahal¹, filons. Je passe le pantalon, il est trop

1. Initiales de l'armée israélienne (*NdT*).

grand. Tant pis. En courant, je longe prudemment la cantine des officiers, j'entends Schaeffer raconter le combat. C'est un véritable ours, Schaeffer. Hier, il m'a presque mis en pièces. Un émetteur traîne près des toilettes. À l'intérieur, quelqu'un pisse en sifflotant. Pendant ce temps, on lui vole l'émetteur. Il faut faire attention, l'ami. Plus loin, dans la cour, derrière, sont garés les véhicules. Une vapeur chaude monte encore des moteurs. Je choisis la Carmel de Katzman, celle que je connais le mieux. Les clés sont à l'intérieur. La sentinelle ouvre un œil agacé, et moi, sans problème, je klaxonne pour qu'elle s'écarte de mon chemin.

Puis tout s'est ouvert.

Mais d'abord, avant de me mettre en route, avant le grand air et les villages dessinés, avant Hilmi, je retourne juste un moment voir l'âne. Je fonce dans les ruelles qui sortent de la rue du marché, au milieu des rideaux de fer baissés des boutiques, murmure un bonjour aux serins et aux chardonnerets qui dorment encore là, dans les cages, contourne la tribune ronde d'Abou Marouan, le flic le plus astiqué de Djuni, rase le vieux puits, fais gicler la boue de l'éternelle flaque aux pieds de la mosquée, atterris dans la ruelle et stoppe.

Ici, dans la limpidité de l'aube, on dirait que la puanteur aussi s'est figée. Sur la charogne décousue, enflée, sont perchés quelques oiseaux qui n'ont pas osé venir dans la journée. Il y a aussi deux chiens courts sur pattes, l'œil mauvais, qui m'observent avec méfiance par-dessus le dos de l'âne. Ça ne dure qu'un instant. Ils se remettent au travail. Et dans le silence absolu, j'entends les bruits. À Santa-Anarella, les chiens nous rendaient fous la nuit, quand ils tiraient les morts de sous les décombres ou hors des fosses communes pour

les dévorer, et que nous n'avions plus la force de les chasser. Et maintenant, ici – ces bruits de succion et de raclement, et de crocs dans l'os. Je regarde bien : les oiseaux déambulent placidement le long des côtes mises à nu. Tout près des crocs des chiens. Ils n'en ont pas peur du tout. Ça arrange les deux parties que cette affaire soit menée discrètement. Qu'est-ce que j'avais besoin de ça.

Pourquoi suis-je venu ? J'ai bien fait de venir. Je suis venu pour prendre congé de l'âne. Pour le voir peu à peu absorbé dans la poussière de la ruelle, dans les chiens et les oiseaux. Je commence à comprendre.

Lentement, je démarre, recule, dépasse un tricycle chargé de caisses de raisin, des maisons qui vomissent les vases de nuit, les gens de la nuit, et me remémore sans cesse, rabâche encore et encore les points essentiels, les mots les plus importants. Ma tête n'a pas une minute de répit. Comment expliquer ça, parce que Hilmi, par exemple, se raconte ses histoires tout seul pour s'en souvenir, les ressasse tout le temps, alors que moi, je les raconte pour oublier, pour les décomposer en leurs plus petits éléments, et comme ça, m'en débarrasser, me débarrasser de tout ce qui s'est enrobé autour de moi au cours de cette dernière année, du succès croissant de Shosh à l'Institut, des jeunes délinquants qu'elle a décortiqués comme une noix, et aussi des aller et retour frénétiques le long de la boucle qui va du quartier de l'administration à la ruelle, des doléances des habitants de Djuni contre les arrestations, les confiscations et les offenses, leur ton las et pleurnichard, et de Katzman et Schaeffer qui m'empoignent de chaque côté pour me conduire en cellule tandis que je me débats en hurlant ; il y a tant à évacuer, sans pitié. L'énorme Zussia aussi, dont le corps dégage toujours

des odeurs de parfum féminin, ainsi que les croquis secrets dans sa chambre, les maquettes de cerfs-volants qu'il conçoit, et Avner aussi, les nuits merveilleuses de garde civile que nous passons ensemble à marcher dans les rues silencieuses sans cesser de parler, et Léa, la mère de Shosh, son visage franc et ferme, l'ingéniosité avec laquelle elle soumet Avner à sa volonté.

J'évacue, et ils reviennent. Et j'évacue de nouveau. Ils finiront bien par renoncer et ne plus revenir. Je n'ai pas le droit d'être sentimental à leur égard. Cette période que j'ai vécue avec Shosh m'a attendri. M'a rendu trop vulnérable. Avant, ça ne me serait pas arrivé. J'ai trop vite succombé à ce que j'ai trouvé dans sa maison, chez Avner et Léa, je me suis empressé d'oublier tout ce que j'avais été auparavant, de m'envelopper de la famille qu'ils m'offraient, de l'amour extraordinairement simple, et je n'ai pas pris garde.

Mieux vaut ne pas penser à eux maintenant. Mieux vaut remonter plus loin, à l'armée, au désespoir qui m'a rongé là-bas au jour le jour, aux mois qui ont suivi la séparation d'avec Ruthi, la jeune fille que je n'ai pas connue du tout, que j'ai terriblement aimée, que j'ai tuée par mon exigence si puérile, et plus loin encore, à l'internat agricole, au dos cassé sur les radis ou sur les fraises, et aux rires, aux tu-te-contenteras-d'inscrire-les-points-Ouri, et assieds-toi-là-à-côté-Ouri, et à mes pigeons égorgés, et à Zinder, le prof qui a dit que j'avais du talent pour écrire, et que si seulement je persévérerais, mais comment avoir la force de persévérer quand l'essentiel est de survivre un moment de plus ; et je continue à me frayer un chemin parmi les monceaux visqueux des bons et des mauvais souvenirs, et on aperçoit déjà à l'horizon le village de Hilmi, et un peu avant on peut voir mon grand-père chuchotant,

transparent, et comme ça, dans cette brume matinale, dans une cour lointaine, je peux aussi dessiner une grande niche, avec une embrasure ronde, où m'attend, comme toujours, une chienne aux yeux rouges, aux longues oreilles pendantes, une chienne au corps lisse et chaud, le dos couvert de grandes plaies, et pleine d'amour pour moi.

Et comment pendant la guerre d'Indépendance, quand j'avais quatre ans, mon grand-père Amram a pris un livre de prières et des biscottes et s'est glissé sous le lit. C'était alors un homme dans la force de l'âge, comme on dit, et dans la force de la peur ; il m'avait appris à ne pas ouvrir la porte aux étrangers et à siffler l'hymne de pénitence de *Se-li-hohot*, si les galonnés s'approchaient de la maison. Ses deux fils, mon père et mon oncle Moshé, avaient été faits prisonniers en Jordanie, et seul mon père était revenu de là-bas. Il traitait mon grand-père de lâche et de déserteur, et avait juré de ne plus manger à la même table que lui. C'était un homme têtu et nerveux, et je crois qu'en captivité il avait un peu perdu l'esprit. Il avait composé une prière pour que les Arabes meurent vite et dans de grandes souffrances, et nous devions tous la dire le matin, après le «Je vous remercie». Mais ça ne lui avait pas suffi, et il s'était mis à dépenser tout son argent pour imprimer un rituel spécial où il avait recueilli toutes sortes de prières de son cru et de codes chiffrés qu'il avait inventés contre les Arabes, et il arrêtait les gens dans la rue afin de les gagner à sa cause. Dans notre cour, il y avait un hangar plein de vieilleries, et c'est là qu'il a exilé mon grand-père, et en quelques jours, peut-être quelques heures, mon grand-père a commencé à vieillir. Je n'ai jamais vu une chose pareille : il s'était remis à parler seulement en arabe,

Dans la peau de Gisela
Politique et création littéraire
essais
Seuil, 2008

Une femme fuyant l'annonce
roman
prix Médicis étranger
Seuil, 2011

COMPOSITION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC
IMPRESSION : BRODARD ET TAUPIN À LA FLÈCHE
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2012. N° 107762 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE